

Compte-rendu

Sophie Babault, *Langues, école et société à Madagascar. Normes scolaires, pratiques langagières, enjeux sociaux*, L'Harmattan, Paris, 2006, 320 p.

L'ouvrage est tiré d'une thèse soutenue en 2000 et suivie de nombreuses publications sur la question. Il augure ainsi un travail approfondi, impression renforcée en parcourant la table des matières qui présente 11 chapitres en trois parties :

- Les langues à Madagascar (p. 15-84)
- Des pratiques plurilingues au quotidien (p. 85-214)
- Langues et systèmes de représentation (p. 215-290).

On pourrait imaginer, lorsqu'on aborde les questions linguistiques et didactiques des rares pays du sud possédant un vernaculaire unique à côté du français, tels le Burundi, le Rwanda ou Madagascar, que les situations sont plutôt simples. L'ouvrage de Sophie Babault vient démentir cette vision trop hiératique du bilinguisme : l'apparente homogénéité du terrain masque une complexité bien réelle des relations de bilinguisme et de diglossie entre des langues différentes et des variétés dialectales, auxquelles s'ajoute le discours mixte traité dans le chapitre 8.

On observe dans cette situation les relations ambivalentes avec la langue française « *faite autant d'attrance que de souffrance* » (p. 169), mais aussi avec les dialectes malgaches : il y a « *survalorisation de la variété officielle au détriment des variétés dialectales* » (p. 254) dont l'usage dans certaines situations peut se révéler stigmatisant (cf. p. 255). Apparaît dans ce contexte un jeu constant entre l'idéologie unificatrice et l'individualisation, entre l'identité malgache et l'appartenance à une société universelle, pouvant conduire vers des formes de schizoglossie (p. 261), une notion que S. Babault emprunte à Haugen « (Schizoglossia and the linguistic norm », *The Ecology of language*, Stanford, Stanford University Press, 1972).

Cela a des implications sur les politiques linguistiques et éducatives, et Madagascar est à ce titre un excellent terrain d'investigation. Pourtant, ainsi que le signale P. Dumont dans la préface (p. 7), « *la Grande Île [est] trop souvent oubliée lors des récents débats* » portant sur les questions sociolinguistiques particulièrement dans ses liens avec la politique éducative. On reconnaîtra que les raisons peuvent être multiples :

- sa situation géographique, et par suite sociolinguistique, a souvent fait de Madagascar un pays « à part », comme le marque la formulation habituelle « l'Afrique et Madagascar » ;
- par ailleurs, l'instabilité de la politique linguistique malgache qui, de décisions hâtives en palinodies depuis 1972, rend obsolètes des études qui ne sont pas forcément anciennes, par exemple les thèses de Rakotozafy (1979), Rambelo (1981) ou Rakotofiringa-Andriantsifera (1993) ;
- d'un autre point de vue, on n'avait pas jusqu'à des dates récentes suffisamment rapproché les aspects sociolinguistiques et les aspects didactiques. Or pour S.

Babault, il « *semble fondamental, en amont des questions strictement pédagogiques, de procéder à une exploration approfondie de la réalité des usages et de leurs représentations non seulement dans le cadre scolaire, mais aussi, et surtout, hors de l'école, afin de déterminer sur quelles bases les choix didactiques ou linguistiques pourront se poser* » (p. 9).

S'il existe sur Madagascar de nombreux travaux portant sur les aspects sociolinguistiques ou lexicaux (cf. Bavoux, Dez, Ranaivo,...), ou sur les aspects didactiques (Rakotozafy, Randriamampita, Rakotofiringa), il en existe peu qui soient postérieurs à la dernière stabilisation de la politique linguistique et éducative des années 1990 et qui proposent, comme le fait S. Babault, une vision globale récente à la fois analytique (11 chapitres spécifiques) et synthétique (ces chapitres « *ne prennent sens que dans leur mise en commun* », p. 13) des rapports entre les langues, l'école et la société à Madagascar. Par son positionnement théorique, méthodologique et descriptif, l'ouvrage de S. Babault aboutit à un heureux travail au carrefour des disciplines, comme en témoigne la bibliographie où se côtoient les références d'histoire, de sociolinguistique et de didactique.

Le contexte général malgache est présenté dans la première partie : une île dont les mystères n'ont pu être tous éclaircis par les historiens et les archéologues (Grandidier, Ferrand, Deschamps entre autres sont cités), mais dont la situation géographique et historique a conduit au cours des siècles au contact entre différentes cultures et donc entre différentes langues.

Dans cette même partie sont présentés les concepts de bilinguisme et de diglossie appliqués à l'histoire linguistique de Madagascar, et l'historique de la politique éducative depuis la période précoloniale. Tout en lui conservant sa spécificité, cette présentation a le mérite de ne pas isoler la Grande Île, et de situer la réflexion par rapport aux expériences didactiques en Afrique noire francophone (Mali, Guinée, Burkina Faso, Niger, Sénégal ou Togo par exemple).

Sur le plan formel, on peut également apprécier la rigueur de la présentation, chacun des 11 chapitres étant suivi d'un bilan qui rappelle les éléments essentiels développés dans les pages qui précèdent. Ce souci pédagogique allié à la clarté de l'architecture générale et à la précision des informations en fait un ouvrage agréable à lire, ce qui n'était pas évident a priori face à la complexité de la situation et à la richesse des informations fournies par les enquêtes.

Sur le plan méthodologique, les différentes approches sont présentées et discutées (p. 87ss) avant d'être exploitées.

- Concernant les enquêtes, leurs types, la définition de la population (cadre scolaire), les difficultés, etc., manifestent le recul et la prudence qui ont gouverné les choix complémentaires entre questionnaires (600 élèves) et entretiens semi-directifs (21 élèves et 4 parents). Les uns et les autres sont réalisés en malgache, ce qui révèle une implication forte de l'enquêtrice (même si les questionnaires sont présentés par un Malgache), qui ne se pose pas, par l'emploi du français, en position extérieure ou supérieure, mais atteste au contraire une position symbiotique et égalitaire, évacuant par là les reproches de non réciprocité souvent adressés aux locuteurs français. Le « voleur de langue » de Rabemananjara ne serait donc plus simplement malgache !

- L'option macrosociolinguistique, quantitative, aboutit à des tableaux statistiques (cf. ch. 5) et établit le rapport de co-variation entre le type d'établissement fréquenté, le niveau socioéconomique familial, l'origine géographique des parents et l'usage des langues. Ainsi par exemple, le profil type du locuteur de français en famille serait l'élève du collège Saint Gabriel (établissement privé catholique) « dont les parents sont originaires de la province de Tananarive et exercent une profession qualifiée » (p. 127). D'où il ressort qu'à Madagascar comme dans bien d'autres pays, le français conserve une vocation élitiste, malgré « un nombre non négligeable de cas atypiques » (p. 139) : le croisement des paramètres aboutit en effet à des analyses très fines, qui s'orientent des cas génériques vers les cas plus particuliers, ceux-ci s'expliquant par les analyses microsociolinguistiques.
- L'option microsociolinguistique complète alors la précédente avec des appréciations qualitatives. Les entretiens représentent un considérable travail d'échange, puis de dépouillement et d'interprétations prudentes où il faut démêler dans les motivations des réponses ce qui ressortit à la réalité ou aux stratégies de masquage, y compris dans les indicateurs énonciatifs paralinguistiques et extralinguistiques (cf. p. 115-116). Ils aboutissent à la recherche d'éléments convergents ou divergents selon les milieux, scolaires ou familiaux, et les attitudes individuelles (cf. le ch. 7 et l'ensemble de la 3^{ème} partie). Il ressort d'une manière générale un attrait pour le français, qui fait l'objet d'un « entraînement linguistique » (p. 219) ; cet entraînement est motivé d'une part par les fonctions sociales, culturelles ou symboliques du français, et inscrit d'autre part dans les aspects normatifs et l'insécurité linguistique (p. 220) quant au choix des formes lexicales, phonétiques et syntaxiques, dont ne sont pas affranchis les enseignants eux-mêmes (cf. p. 153ss).

L'étude met donc en évidence la complexité sociolinguistique malgache, due à la grande variété des situations et les différentes facettes sociales et scolaires qui combinent langues et variétés dialectales, traits sociaux, familiaux, individuels et finalement idéologiques pour chaque locuteur selon les nombreuses situations de communication possibles (lieu de scolarisation, lieu de vacances, parents, fratrie, sexe, pairs, etc.). La maîtrise plus ou moins grande des langues permet de développer des stratégies discursives et d'affirmer des catégorisations sociales : « *signification symbolique permettant d'exprimer et de négocier un rapport de domination, de soumission, d'égalité, de proximité ou d'éloignement* » (p. 186), visant des objectifs tels que, par exemple, la séduction (p. 221). Ces stratégies sont à manier avec prudence puisqu'elles mettent en jeu l'identité malgache, « *un bien précieux à conserver et à protéger* » (p. 229) ; le chapitre 10 est d'ailleurs entièrement consacré à l'enjeu identitaire, sans oublier les communautés exogènes comorienne et indienne, minoritaires mais non négligeables, qui jouent leur intégration ou leur non intégration à travers les cultures et les langues.

Fondé sur les résultats et les commentaires d'enquêtes, l'ouvrage fait donc le point sur les questions de langue et de scolarisation à Madagascar. Il est vrai qu'on pourrait s'interroger sur le fait que l'étude qui porte sur l'ensemble de la Grande Île focalise en réalité sur la région de Majunga, alors que l'on observe des différences entre la Côte et les Hauts Plateaux, voire des différences régionales entre Diego Suarez et Tamatave réputées francophiles, Tananarive où se parle le dialecte

officiel (avec donc des répercussions sur les attitudes face au français), ou Tuléar grande province longtemps « oubliée », a priori plutôt francophile en même temps que peu francophone. S. Babault signale cette « *diversité caractérisant les différentes régions et leurs habitants* » et le « *contraste entre les espaces sociaux ruraux et urbains* » (p. 110). Il y a eu de même un effort inégal consenti par l'Etat malgache en matière éducative dans les différentes provinces de Madagascar. Ces inégalités ont des conséquences à la fois sur l'apprentissage et sur les attitudes sociolinguistiques, celles des parents, et au-delà, celles des enfants. Mais l'auteure s'appuie sur la symbiose malgache et présente Majunga comme un laboratoire représentatif de Madagascar : « *mosaïque ethnique, linguistique et culturelle* », « *carrefour de peuples et de cultures* » (p. 21), dont le caractère pluriculturel s'observe dès 1792 (p. 22). Ainsi, la mosaïque culturelle majungaise est-elle représentative de la population malgache, et autorise une extrapolation sur l'ensemble de l'île.

L'ouvrage de S. Babault est finalement économique pour faire ressortir, expliquer et commenter, comme nous l'affirmions ci-dessus, une situation plurielle plus complexe qu'il n'y paraît, et apparaît comme une clé importante pour comprendre la situation sociolinguistique et scolaire malgache, et au-delà, pour éclairer la gestion d'une politique linguistique et éducative capitale pour la Grande Île.

Claude Frey
Université de Paris 3